CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 26 juillet 2026. 3ème des 6 concerts « Talent Fest »

Pour ce *3ème volet* des concerts « *Talent Fest* » du *Verão Clássico Festival & Academy*, le *Teatro Thalia* a une fois de plus ouvert ses portes à la jeune génération musicale. Ce 26 juillet, la scène du théâtre lisboète accueillait un programme éclectique, mêlant les grandes œuvres du répertoire à des pièces plus rares – mais en revanche plus axés sur les instruments à cordes, que lors des deux premiers concerts… -, révélant au public tout à la fois des fragilités prometteuses et des talents éclatants. Si certains jeunes artistes ont encore besoin de mûrir, d'autres ont littéralement enflammé la salle, confirmant que le *Verão Clássico* est bien un vivier de futurs grands noms de la musique classique.

La soirée s'est ouverte avec la *Sonate, Opus 82* d'**Edward Elgar**, interprétée par la violoniste polonaise **Rozalia Bryla**, accompagnée au piano par **Pedro Costa**. Dès l'*Allegro. Risoluto* initial, la jeune artiste a imposé un jeu d'une belle autorité et maturité. Son son, chaud et puissant, a su capturer l'essence romantique et mélancolique du compositeur anglais,

porté par un Pedro Costa dont l'accompagnement, toujours d'une élégance rare, a offert un écrin de velours à cette démonstration de virtuosité. Une entrée en matière des plus prometteuses, saluée par des applaudissements nourris.

Le contrebassiste portugais **Guilherme Viegas** s'est ensuite attaqué à l'*Adagio* du Concerto de **Vanhal**, accompagné par **João Araújo** au piano. Force est de constater que la prestation, marquée par de nombreuses approximations et quelques hésitations, n'a pas entièrement convaincu. Le trac, sans doute, a joué des tours à ce jeune artiste dont le potentiel semble pourtant réel. Il lui reste du travail pour maîtriser pleinement son instrument et gagner en assurance, mais le public, indulgent, a salué ses efforts et l'invite à persévérer sur cette voie exigeante.



Le violoncelliste chinois **Trevor Chan** a ensuite interprété le *Rondo* du *Concerto N°2* de **Haydn**, accompagné par **Duarte Martins** au piano. Là encore, le jeune musicien a fait preuve d'un jeu encore trop scolaire, manquant d'assurance et de

cette liberté qui fait la différence entre une lecture correcte et une interprétation véritablement habitée. Si la technique est présente, il lui manque encore ce supplément d'âme qui transforme l'exercice en émotion. Une prestation qui laisse entrevoir des qualités certaines, mais qui demande encore à mûrir pour convaincre pleinement.

Le ***Trio Momentu*** – **Diniz Resende** à la clarinette, **Maria Castro** au violoncelle et **Yifang Wang** au piano – a ensuite offert un moment de pure délicatesse avec l'*Adagio con espressione* du *Trio, Opus 11* de **Beethoven**. Quelle douceur et quelle complicité entre les trois jeunes artistes ! La clarinette de Resende, moelleuse et chantante, dialoguait avec une grâce infinie avec le violoncelle de Castro, tandis que le piano de Wang tissait un tapis sonore d'une sensibilité remarquable. Un instant de poésie pure, où la jeunesse des interprètes se faisait oublier au profit d'une musicalité déjà aboutie.

Le contrebassiste portugais **Raúl Represas** a ensuite livré une interprétation de l'*Andante cantabile* de la *Sonate N°2* d'**Adolf Míšek** qui a su toucher le public par sa sincérité et sa chaleur. Son jeu, plus assuré que celui de son prédécesseur, a su faire chanter la contrebasse avec une expressivité rare, porté par un **João Araújo** au piano d'une discrétion élégante. C'est ensuite la jeune pianiste vietnamienne **Trang Linh Le** qui a enflammé le clavier avec l'*Étude*, *Opus 10 N°4* de **Chopin**. Sa technique, d'une propreté et d'une vélocité impressionnantes, a conquis la salle. Chaque note fusait avec une précision diabolique, chaque phrase musicale était portée par une énergie communicative.



La violoncelliste portugaise **Catarina Mason** a ensuite abordé l'*Andante, allegro vivace* de la *Sonate N°4, Opus 102* de **Beethoven**, accompagné par **Duarte Martins** au piano. Sa lecture, sobre et élégante, a su rendre hommage à la grandeur et à la profondeur du compositeur allemand. Si quelques imperfections techniques sont à noter, l'intention musicale, elle, était parfaitement présente. Sa compatriote contrebassiste **Margarida Sousa** a ensuite offert un moment de grâce avec la *Sonate pour contrebasse* de **Willem de Fesch**. Le *Siciliano* initial, d'une douceur mélancolique, a fait place à une *Allemande* plus dansante, où la jeune artiste a su déployer un jeu à la fois précis et chaleureux. **João Araújo**, au piano, l'a accompagnée avec une sensibilité exemplaire. Une prestation convaincante pour une instrumentiste qui semble prometteuse.

Le violoniste portugais **Alfonso Pinto-Ribeiro** s'est ensuite emparé de l'*Allegro* du *Concerto N°4* de **Mozart**, accompagné par **Pedro Costa** au piano. Dès les premières notes, le potentiel de ce jeune musicien a éclaté au grand jour. Son jeu, à la fois précis et chantant, sa sonorité ronde et son sens du dialogue

avec le piano ont révélé un artiste d’une maturité étonnante pour son âge. Un beau potentiel, un jeune violoniste à suivre de t près, qui a su captiver le public par son charisme et son talent évident.



Puis vint l’une des révélations de la soirée : l’altiste portugais **Gustavo Rebelo,** accompagné par **João Araújo** au piano, qui s’est attaqué au *Grand Tango* d’**Astor Piazzolla.** Quelle démonstration de maîtrise et de virtuosité ! Son alto, tour à tour langoureux et furieusement rythmé, a su capturer l’essence même du *tango*, mêlant mélancolie et énergie communicative. Le jeu de Rebelo, d’une précision diabolique et d’une superbe expressivité, a emporté la salle dans un tourbillon d’émotions. Les applaudissements furent nourris, les « *bravo !* » fusant de toutes parts. Une révélation, assurément, pour cet artiste dont on attend désormais avec impatience la suite de la carrière.



La soirée s'est achevée sur un égal enthousiasme à l'encontre du jeune violoniste portugais **Miguel Rocha**, accompagné par l'excellent **Pedro Costa** au piano, qui ont interprété l'*Allegro* de la *Sonate pour violon et piano* de **César Franck**. Et là, cerise sur le gâteau de la soirée, le public a eu droit à un nouveau moment de bonheur violonistique. Miguel Rocha, quasi à l'instar du jeune **Jayden King** deux soirs plus tôt, a démontré un talent véritablement exceptionnel. Son jeu alliait une technique irréprochable à un lyrisme envoûtant et une puissance expressive. La *Sonate* de Franck, œuvre d'une richesse harmonique et d'une profondeur infinies, a été servie par un jeune artiste qui semblait habité par la musique. A la fin de sa prestation, ce fut une véritable ovation, des applaudissements longs et nourris. Un vrai talent, qui confirme que le *Verão Clássico* est bien une pépinière de futurs grands noms.



Ce troisième concert « *Talent Fest* » aura donc été un concentré d'émotions et de promesses. Entre les fragilités de certains, qui appellent à la patience et au travail, et les fulgurances d'autres, qui laissent présager de brillantes carrières, le **Teatro Thalia** a une fois de plus vibré au son de la jeunesse musicale. Et si la soirée s'est achevée sur l'enthousiasme soulevé par le jeune violoniste Miguel Rocha, elle a également confirmé que le ***Verão Clássico*** est bien un festival unique, où se côtoient l'humilité de l'apprentissage et l'ivresse de la virtuosité, dans un écrin chargé d'histoire.

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 26 juillet 2026. 3ème des 6 concerts

« Talent Fest ». Crédit photographique (c) Andreia Carvalho

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 25 juillet 2026. 2ème des 4 concerts « Master Fest »

Il règne toujours, au sublime Teatro Thalia, une atmosphère singulière depuis le début de cette 12e édition du *Verão Clássico Festival & Academy*. La disparition brutale, la veille de l'ouverture, du violoniste Stephan Picard, a profondément marqué les esprits. Le concert d'ouverture « *Master Fest* » lui avait été dédié, tout comme l'intégralité de cette édition. Et ce 25 juillet, pour le deuxième concert des « *Master Fest* », c'est avec une émotion toujours vive mais désormais mêlée à une énergie résiliente que le public s'est retrouvé dans ce théâtre chargé d'histoire. La soirée, placée sous les signes de Mozart et de Chostakovitch, offrait un programme d'une grande

charge émotionnelle, où les Professeurs de l'Académie partageaient, *au final,* la scène avec leurs Etudiants de l'Académie – dans une belle démonstration de transmission et de communion artistique.

La soirée s'est ouverte sur un enchantement : les ***5 Pièces pour 2 violons et piano*** de **Dimitri Chostakovitch**. Que d'équilibre et de complicité entre **Eszter Haffner**, au violon, **Filipe Pinto-Ribeiro**, au piano, et le jeune académiste américain **Jayden King**, âgé de seulement 11 ans, qui avait déjà électrisé la veille lors du second concert « *Talent Fest* » ! Le *Prélude* s'est déroulé avec une élégance toute classique, la *Gavotte* a fait danser les archets avec une légèreté exquise, et l'*Elegy* a déployé une mélancolie d'une beauté bouleversante. La *Valse*, tourbillonnante et nostalgique, a été suivie d'une *Polka* endiablée qui a emporté l'audience dans un tourbillon de joie. Rarement la musique de Chostakovitch, si souvent teintée d'amertume, n'avait paru aussi lumineuse. **Jayden King**, malgré son jeune âge, a fait preuve d'une maturité et d'une aisance confondantes, dialoguant d'égal à égal avec ses aînés. Une entrée en matière éblouissante !

Puis vint un moment de grâce absolue avec le ***Trio pour Cordes* KV. 266** de **W. A. Mozart**. **Eszter Haffner**, au violon, **Johanna Ott**, jeune académiste autrichienne, et **Matteo Fabi**, violoncelliste italien de l'Académie, ont tissé une tapisserie sonore d'une délicatesse infinie. L'*Adagio* initial, d'une noblesse et d'une profondeur méditatives, a été suivi d'un *Menuetto* d'une élégance toute viennoise. Les trois artistes, unis par une complicité manifeste, ont su rendre hommage à la grâce et à l'équilibre parfaits du compositeur salzbourgeois. Une lecture pétrie de sensibilité et de retenue, qui a littéralement envoûté le public lisboète.

La soirée a alors pris un tournant plus sombre et plus intime

avec les ***Satires (Pictures of the Past)*** de **Chostakovitch**. C’est **Anna Samuil**, soprano d’une palette expressive infinie, qui s’est emparée de ce cycle de cinq *mélodies*, accompagnée au piano par son mari **Matthias Samuil**. Dès la première *satire*, « *To a critic* », son jeu dramatique, sa diction ciselée et son art du contraste ont donné vie à ces tableaux satiriques avec une intensité confondante. « *Spring awakening* » fut un instant de légèreté ironique, tandis que « *The descendants* » déroula une mélancolie teintée d’absurde. Le *climax* fut atteint avec « *The Kreutzer Sonata* », où la voix d’Anna Samuil, tour à tour suppliante et déchirante, a dépeint avec une puissance tragique la violence et la passion contenues dans le texte. **Matthias Samuil**, au piano, a été un partenaire d’une grande intelligence, capturant avec une précision chirurgicale l’ambiance tantôt caustique, tantôt désespérée de ces pages. Une prestation magistrale qui a laissé le public suspendu à chaque mot, à chaque note.



Le point d’orgue de cette soirée mémorable fut cependant le

Concerto N°12 de **Mozart**, interprété par un ensemble d'exception. Au piano, le directeur artistique du festival, **Filipe Pinto-Ribeiro**, déployait un toucher d'une transparence et d'une élégance rares. **Eszter Haffner**, au violon, et **Alexandra Scott**, à la contrebasse, formaient le noyau soliste, entourés d'une pléiade de jeunes académistes : **Alfonso Pinto-Ribeiro, Anna Gerber, Johanna Ott** et **Sonja Bogner** aux violons, **Gustavo Rebelo** et **Rachel Korenhof** aux altos, et **Matteo Fabi au** violoncelle. Dès l'*Allegro* initial, l'évidence s'est imposée, et un dialogue vibrant entre les générations a fait jour, une conversation exaltée entre maîtres et élèves. Filipe Pinto-Ribeiro, avec un doigté d'une légèreté aérienne, a su insuffler à chaque phrase la grâce mozartienne, tandis que la section des cordes, menée par Eszter Haffner, répondait avec une précision et une chaleur remarquables. L'*Andante*, d'une beauté céleste, a offert des instants de pure introspection, où le piano et les cordes se mêlaient dans un échange d'une douceur infinie. Le *Rondeau. Allegretto* final, pétillant de vie et d'énergie, a emporté la salle dans une joie communicative, concluant ce *concerto* par un feu d'artifice de virtuosité et d'élégance. Les jeunes académistes ont fait preuve d'une discipline et d'une musicalité exceptionnelles, se fondant dans le tissu sonore avec une aisance confondante. Une véritable leçon de musique, où le respect du texte mozartien s'alliait à une spontanéité et une fraîcheur irrésistibles.

À la fin de cette œuvre magistrale, les applaudissements furent longs, nourris, mêlés d'une émotion palpable. Ce deuxième concert « *Master Fest* » aura été une célébration de la vie et de la transmission, un hommage vibrant à **Stephan Picard** dont l'esprit semblait flotter sur la scène du **Teatro Thalia**, souriant à cette jeunesse talentueuse qui poursuit son chemin avec passion. Dans ce programme audacieux, mariant l'élégance classique de Mozart à l'ironie mordante de Chostakovitch, le ***Verão Clássico*** a une fois de plus démontré la vitalité et la richesse de sa proposition artistique. Sous

la direction énergique et passionnée de **Filipe Pinto-Ribeiro**, l'Académie est un creuset où se forgent les artistes de demain, guidés par des maîtres exceptionnels. Et tandis que la soirée s'achevait, une certitude s'imposait : ce festival est une authentique communauté, une famille unie par l'amour de la musique – et le souvenir lumineux de celui qui nous a tragiquement quittés il y a quelques jours seulement…

_____

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 25 juillet 2026. 2ème des 4 concerts « Master Fest ». Crédit photographique (c) Andreia Carvalho

---

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 24 juillet 2026. 2ème des 6 Concerts « Talent Fest »

Après le premier des 6 concerts « *Talent Fest*« , donné la veille, le 12e *Verão Clássico Festival &*

Academy poursuivait son chemin avec son deuxième volet. Et de nouveau, le Teatro Thalia, ce sublime écrin baroque du XVIIIe siècle dont l'acoustique de velours semblent conçus pour magnifier chaque note, a vibré sous les archets et les voix d'une nouvelle génération d'artistes venus des quatre coins du monde. Si le premier concert « _Talent Fest_ » nous avait enchantés, cette seconde soirée nous a offert une soirée tout aussi saisissante, ponctuée de deux véritables révélations (au violon).

Et c'est la jeune violoniste allemande **Mirjam Rikus** qui débute la soirée, avec l'_Allegro_ de la _Sonate N°6_ de **Beethoven** avec une énergie rayonnante. Son jeu, à la fois incisif et chantant, a su capturer l'essence classique du compositeur, porté par un **Ricardo Martins** au piano dont l'accompagnement, toujours d'une élégance rare, a offert un écrin de velours à la démonstration de jeune virtuose. La soirée s'est ensuite teintée de lyrisme avec la soprano chinoise **Huan Ouyang**, qui a interprété l'air déchirant « _Ach, ich fühl's_ » de _La Flûte enchantée_ de **Mozart**. Si sa voix, encore fragile, trahissait une certaine timidité et un besoin de maturation, elle a su toucher le public par la sincérité de son engagement et la pureté de ses intentions. Une promesse que le temps et le travail sauront certainement transformer en éclat. **Matthias Samuil**, au piano, l'a soutenue avec une délicatesse infinie.

Le violoncelliste israélien **Genwa Khazin** a alors offert un moment de pure méditation avec le _Prélude_ de la _Suite N°2_ de **Bach**. Quelle sobriété et quelle profondeur ! Chaque note semblait suspendue dans l'air, chaque phrase déroulait une architecture d'une perfection géométrique, rappelant que la véritable virtuosité réside aussi dans la capacité à faire chanter le silence. Puis vint un tourbillon de couleurs avec

le *Nocturne and Tarantella* de **Szymanowski**, interprété par la violoniste autrichienne **Johanna Ott**. Sa maîtrise des ambiances contrastées – la langueur envoûtante du nocturne, suivie de la frénésie dansante de la *tarantelle* – a impressionné par sa palette expressive. **Pedro Costa**, au piano, a été un partenaire de feu, insufflant à ce duo une énergie communicative qui a enthousiasmé la salle.



La soprano polonaise **Aliaksandra Sinianskaya** a ensuite envoûté le public avec le célèbre « *Chi il bel sogno di Doretta* » de *La Rondine* de **Puccini.** Sa voix, d'une clarté cristalline et d'un timbre chaud, a déroulé ce rêve mélancolique avec une élégance et une retenue dramatique confondantes. Un moment de pure beauté, magnifié par le jeu subtil de Matthias Samuil. Le violoniste néerlandais **Dario Hulsing** a alors pris le relais avec l'*Adagio di molto* du *Concerto* de **Sibelius.** La profondeur de son approche, la manière dont il a su faire chanter la ligne mélodique avec une intensité presque nordique, a révélé une maturité artistique rare chez un si jeune interprète.

Chaque note était imprégnée d'une mélancolie lumineuse qui a captivé l'audience.

La soprano chinoise **Yin Wang** a apporté une touche de séduction et de mystère avec le célèbre « *Quando men vo* » (la valse de Musetta) tiré de *La Bohème* de Puccini. Son interprétation, pétillante et pleine de charme, a su capturer l'esprit coquin du personnage, portée par un **Matthias Samuil** toujours aussi présent et inspiré. Le violoniste allemand **Ludwig Dorner** a ensuite offert une lecture éclatante de l'*Allegro aperto* du *Concerto N°5* de **Mozart**. Sa technique, d'une propreté exemplaire, et son sens du dialogue avec le piano de **Ricardo Martins** ont rendu hommage à la grâce et à l'équilibre parfaits du compositeur salzbourgeois.

La soprano croate **Veronika Pervan** a plongé dans l'univers sombre et passionné de **Giuseppe Verdi** avec « *Egli non riede ancora* » extrait d'*Il Corsaro* Sa voix, puissante et dramatique, a su incarner avec brio le désespoir et la fureur du personnage, confirmant l'étendue de son potentiel lyrique. La violoniste espagnole **Esperança Recio** a ensuite livré une interprétation saisissante du *Recitativo und Scherzo-Caprice* de **Fritz Kreisler**. Cette pièce, véritable démonstration de virtuosité, a été maîtrisée avec une aisance et un panache qui ont ravi le public. Le dialogue entre le récitatif, plein de noblesse, et le *scherzo*, d'une folie dansante, a été mené avec un brio confondant.



Le contrebassiste allemand **Luis Büttner** a ensuite fait chanter son instrument dans l'*Andante* du *Concerto N°2* de **Bottesini**. Quelle prouesse ! La contrebasse, souvent cantonnée à des rôles d'accompagnement, s'est ici élevée avec une rondeur et une expressivité bouleversantes, portée par un **João Araújo** au piano d'une sensibilité remarquable. La soprano portugaise **Maria Bastos** a alors interprété « *Mein Herr Marquis* » de *La Chauve-Souris* de **Johann Strauss II** avec une verve et un humour communicatifs. Si sa voix, encore un peu verte, lui demande de mûrir et de gagner en assurance, son charisme scénique et sa joie de vivre ont conquis la salle, qui a salué son énergie contagieuse.



C’est alors que la soirée a pris une tournure mémorable. La violoniste autrichienne **Sonja Bogner** s’est emparée de la *Sonate Opus 27* N°3 d’**Eugène Ysaÿe** avec une maîtrise et une autorité absolument renversantes. Sa technique d’une précision diabolique, son jeu incandescent et son engagement dramatique sans faille ont littéralement envoûté le public. À la fin de sa prestation, les applaudissements furent si nourris, si enthousiastes, qu’elle dut revenir plusieurs fois saluer, déclenchant à chaque rappel une nouvelle salve d’acclamations. C’est la première « Révélation » de la soirée !…

La soprano mexicaine **Daniela Carreón** a ensuite offert un moment de grâce avec le grand air « *É strano…Sempre libera* » de *La Traviata* de **Giuseppe Verdi**. Son approche nuancée, passant avec une aisance confondante de l’introspection douloureuse du récitatif à l’ivresse vertigineuse de la *cabalette,* a révélé une artiste d’une maturité scénique exceptionnelle. **Matthias Samuil**, au piano, a suivi ce tourbillon d’émotions avec une complicité rare.

Et pour clore la soirée, vint la seconde révélation, celle qui restera gravée dans la mémoire des spectateurs présents ce

soir-là au Teatro Thalia ! **Jayden King**, jeune violoniste américain âgé de seulement 11 ans (!), s'est élancé dans le *Finale. Allegro vivacissimo* du *Concerto* de **Tchaïkovski**. Dès les premières notes, un silence de stupeur s'est abattu sur la salle. Comment un enfant de cet âge peut-il posséder une telle maîtrise technique, une telle maturité sonore, une telle intelligence musicale ? Son archet volait sur les cordes avec une agilité déconcertante, ses doubles cordes étaient d'une netteté chirurgicale, et son lyrisme, d'une fougue presque insolente, a emporté tout sur son passage. **Pedro Costa**, au piano, l'a suivi (comme il le pouvait !…) dans cette course effrénée avec un impressionnant soutien. Lorsque la dernière note s'est éteinte, ce fut une explosion d'applaudissements, des « *bravos* ! » fusant de toutes parts, des spectateurs debout, subjugués. **Jayden King** a dû saluer à de multiples reprises, le visage émerveillé par l'accueil triomphal qui lui était réservé. Il est incontestable que ce jeune prodige, par son époustouflante maîtrise et son charisme naturel, promet une carrière brillante qui fera sans doute un jour le tour du monde.



Ce deuxième concert « *Talent Fest* » a une fois de plus démontré la richesse et la vitalité de la jeune génération musicale réunie à Lisbonne. Dans l'écrin majestueux du **Teatro Thalia**, entre fragilités prometteuses et fulgurances éclatantes, le ***Verão Clássico*** continue de tisser sa légende. Et si la soirée s'est achevée sur l'éblouissement de ce jeune Américain de 11 ans, elle a également confirmé que chaque artiste présent sur scène, à son niveau, porte en lui l'avenir de la musique.

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 24 juillet 2026. 2ème des 6 Concerts

« Talent Fest ». Crédit photo (c) Andreia Carvalho

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 23 juillet 2026. 1er des 6 concerts « Talent Fest »

Ce 23 juillet, le Teatro Thalia, écrin baroque niché au cœur de Lisbonne, a vibré à l'occasion du premier concert « *Talent Fest* » dans le cadre de la 12e édition du *Verao Classico Festival & Academia* (toujours dirigée, depuis ses débuts et d'une main de maître, par le pianiste portugais Filipe Pinto-Ribeiro). Avant même que les jeunes artistes ne fassent leur apparition, le lieu impose le respect. Ce théâtre privé, édifié au XVIIIe siècle, fut un haut lieu de la vie culturelle lisboète, un refuge pour les arts où se pressaient l'aristocratie et les intellectuels épris de beauté. Ses pierres apparentes, et son acoustique en velours semblent encore imprégnées

des murmures de deux siècles de récitals et de drames. Ce soir, pourtant, ce n'est pas à des fantômes du passé que les spectateurs font face, mais à une promesse d'avenir. Le festival portugais – qui se tient chaque été à Lisbonne depuis 2014 (et cette année du 22 juillet au 1er août…) – a encore su tisser la toile d'un événement désormais de stature internationale, mêlant avec une vraie pertinence les concerts « *Master Fest* », confiés aux professeurs (dont l'ouverture du festival, la veille de cette soirée musicale) – et ces désormais fameux concerts « *Talent Fest* », dédiés aux étudiants (6 en tout, étalés du 23 au 30 juillet). Et quel lancement pour cette série dédiée à la jeune garde… gage d'un excellent *Cru* 2026 !

La soirée débute avec *Allegro vivo* de la *Sonate pour violon et piano* de Debussy, **Natalia Lerch** (violoniste polonaise) a imposé un jeu d'une diaphanéité saisissante. Avec un archet qui semblait caresser l'air, elle a su capturer l'essence impressionniste du compositeur, portée par un **Ricardo Martins** au toucher délicat, dont le piano se faisait tantôt écume, tantôt brise. Une entrée en matière qui promettait déjà un voyage technique hors du commun.

La soirée, placée sous le signe de l'éclectisme, a ensuite basculé vers l'âme slave avec **Yitian Liu**, mezzo-soprano chinoise, qui a livré l'air d'Olga de *Eugène Onéguine*. Quelle maturité pour une si jeune artiste ! Sa voix, ronde et légèrement cuivrée, a déroulé la mélancolie de Tchaïkovski avec une superbe intelligence dramatique, accompagnée par un **Matthias Samuil** qui a su se faire complice et discret à la fois.

Puis vint le choc du purisme avec la *Suite N°4* de Bach, interprétée par la violoncelliste israélienne **Yael Shmila**. Rarement un instrument n'a paru aussi habité. Sa technique, d'une propreté chirurgicale, n'a jamais sacrifié la chaleur du bois ; chaque courbe mélodique dessinait une architecture parfaite. Un contrepoint saisissant avec la fougue gitane qui a suivi : **Victoria Zhang**, (toute jeune !) violoniste sino-américaine, qui a littéralement enflammé le *Thalia* avec les *Zigeunerweisen* de Sarasate. Sa virtuosité échevelée, ses trilles incandescents et son *pizzicato* d'une précision diabolique ont soulevé une salle conquise. Ricardo Martins, au piano, a suivi ce tourbillon avec une agilité stupéfiante.



La voix était à l'honneur et les sopranos se sont succédé avec un *brio* renversant, à commencer par **Elisa Bastos** (soprano portugaise) qui a plongé dans l'abîme tragique de « *Sola, perduta, abbandonata* » extrait de *Manon Lescaut* de Puccini avec des aigus déchirants de beauté, qui ont révélé une palette expressive rare chez une si jeune interprète. **Lora Vangelova** (Allemagne) lui a répondu avec la légèreté

pétillante de *La Zingara* de Donizetti, tandis que **Donna Lee** (Chine) a impressionné par la puissance et la clarté diabolique de « *Saper Vorreste* » tiré de *Un Ballo in maschera* de Verdi, chaque note étant un trait d'esprit musical. Enfin, **Madalena Oliveira Martins** (Portugal), dans l'air tendre de *L'Elisir d'Amore*, a su insuffler une innocence cristalline, portée par la constance lumineuse de Matthias Samuil au piano.



Mais ce concert fut aussi une démonstration éclatante des pépites rares de l'orchestre. Le contrebassiste **Pedro Carvalho**, dans l'*Andante* du *Concerto* de Koussevitzky, a fait chanter son instrument avec une rondeur et une expressivité qui défiaient les graves habituels. Son compatriote **Francisco Osório**, lui, a tissé une *Elegia* de Bottesini d'une mélancolie envoûtante, le tout soutenu par un **João Araújo** au piano d'une sensibilité exemplaire.

Et que dire des violonistes ? **Leonardo Priori** (Italie) a dompté la *Sonate N°3* d'Ysaÿe avec une maîtrise redoutable, mêlant prouesses polyphoniques et lyrisme brûlant. **Laura Kim** (USA) a attaqué l'*Allegro molto* de la *Sonate N°4* de Beethoven avec une énergie juvénile et un mordant rythmique parfaitement maîtrisé. Quant à **Anna Gerber** (Suisse), elle a conclu la partie instrumentale en apothéose avec la *Polonaise de Concert* de Wieniawski : un feu d'artifice de doubles cordes, de sauts d'archet et de panache slave, digne des plus grandes scènes. Mention spéciale à **Pedro Costa**, pianiste collaborateur, dont le soutien fut un véritable pilier pour les deux derniers violonistes.



Et c'est la violoniste polonaise **Julia Majewska** qui a mis le point final à cette superbe soirée, portée par la grâce juvénile, avec le célèbre *Tzigane* de Maurice Ravel. Son violon, tour à tour rauque, langoureux et furieusement

virtuose, a capté l’esprit tzigane avec *brio*. Pedro Costa, au piano, a tissé avec elle un dialogue d’une complicité sidérante, concluant ce marathon musical sur une note de pure ivresse.

Ce premier concert « *Talent Fest* » n’a pas seulement été une démonstration de technique, mais aussi une leçon d’âme. Ces jeunes artistes venus des quatre coins du monde (Portugal, Chine, Israël, USA, Allemagne, Italie, Suisse, Pologne) ont transformé le vénérable **Teatro Thalia** en un creuset de passions et d’espoirs. Sous la direction bienveillante des *Maestros* de la *Master Fest*, l’avenir de la musique classique est ici, entre ces murs chargés d’histoire… et il est radieux ! Le *Verao Classico Festival*, par son exigence et sa générosité, confirme son statut d’incontournable de l’été lisboète. Une soirée qui nous promet que les 5 prochains concerts *« Talent Fest »* – jusqu’au 31 juillet – seront à la hauteur de ce premier éblouissement !…

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 23 juillet 2026. 1er Concert des « Talent Fest ». Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu et Andreia Carvalho

CRITIQUE, Festival. VILLIERS-SUR-LOIR, le 21 juillet 2026. 10è Festival Quatuor à Vendôme. Edouard Ferlet, Rémi Delangle,…

Histoires de famille, de complicité, de rencontres et d'échanges humains et artistiques… Voilà déjà 10 ans que le Quatuor Voce fait son Festival dans le Vendômois : une initiative qui renforce les bénéfices de la transmission tout en impliquant toujours davantage les habitants du territoire. C'est aussi une autre manière de concevoir, vivre, partager l'expérience musicale à l'échelle locale…



Pendant une semaine, **les membres du Quatuor** proposent aux

jeunes instrumentistes (de principe des ensembles, quatuors, trios, duos… constitués), une expérience formatrice et intensive qui s'appuie concrètement sur leur propre **apprentissage** du métier, … un métier riche, au long cours (22 années déjà depuis la création des Voce), que concrétisent aujourd'hui un son, un regard spécifique, un fonctionnement surtout, affûté dans son rapport à la réalité de la scène (et aussi dans la conception des programmes comme de nouveaux projets artistiques) ; c'est tout cela que le Quatuor Voce cultive, représente et transmet tout au long de ces 7 jours (cette année du 20 au 26 juillet).

Le Festival s'est déployé grâce à la coopération des ressources locales, les associations et les collectivités évidemment, mais aussi, enrichissant la programmation, de captivantes personnalités artistiques du Vendômois, d'autant plus impliquées qu'elles partagent une même ouverture et le souci du partage et de l'échange ; c'est le cas des deux personnalités àl 'affiche ce soir, Edouard Ferlet et surtout, Rémi Delangle.



Ainsi pour cette première soirée, sur **la place Fortier de Villiers-sur-Loir,** le concert d'ouverture qui en deux volets (à 19h, puis 21h), expose d'abord le talent pluriel, percutant, onirique, à 2 claviers, du pianiste atypique **EDOUARD FERLET**. Son programme dédié au fameux récital de Cologne du légendaire Keith Jarret (1975) ouvre le bal. Le pianiste développe son propre regard sur ce concert mythique (le live a été vendu à 4 millions d'exemplaires, un record absolu pour un disque de piano seul)… avec son 2è piano intelligent, le « *pianoïd* » – capable de jouer les séquences qu'il a entendues-, Edouard Ferlet évoque

le contexte dans lequel Keith Jarret a réalisé son récital à l'Opéra de Cologne… un tour de force, un coup de génie et aussi, un sommet de musique improvisée portée par une inspiration aussi lumineuse que joyeuse …

Les festivaliers retrouvent ensuite le pianiste à 21h aux côtés du pétillant clarinettiste **RÉMI DELANGLE**, virtuose volubile, passant d'un style à l'autre, mêlant classique, comédie musicale, jazz, variété, musique traditionnelle des Balkans… avec une élégance continue. Le clarinettiste rejoint depuis les débuts du Festival Académie, les membres du Quatuor Voce comme mentor pédagogue : lui aussi apporte son éclairage personnel dans la formation et le perfectionnement des acédémiciens.

Ce soir à l'invitation d'Edouard Ferlet et Rémi Delangle, constituant le noyau du collectif « Musicoscopiques » avec le trompettiste **Guillaume Dutrieux**, se joignent plusieurs autres artistes pour des métissages improbables et surprenants (et d'autant plus appréciés) : la chanteuse **Valérie Gabail** (qui délaisse le baroque, ses champs plus familiers) ; l'étonnant saxophoniste **Rémi Sciuto**, sans omettre en fin de soirée, la chanteuse et guitariste congolaise, originaire de Brazzaville, **Doctrovée Bansimba**.

Tous cultivent le feu et la magie de la scène, aiment l'échange musical, convainquent en s'accordant de concert dans une ambiance très familiale … autant de valeurs et d'attitudes scéniques bienveillantes qui aiguisent l'attention des spectateurs comme elles inspirent les jeunes musiciens qui suivent les sessions de travail de l'Académie (et qui viennent évidement aux concerts du Festival). Ce soir, devant la façade de la Mairie de Villiers-sur-Loir, s'affichent la liberté du geste, la diversité des styles, un métissage généreux, des transcriptions souvent virtuoses [dont l'une d'après la mélodie de Fauré, « *les berceaux* », où la clarinette de Rémi Delangle réalise des phrasés inouïs, enivrés, envoûtants, proches du chant humain].



Photo © classiquenews 2026

ESPRIT DÉFRICHEUR… En cultivant le partage et la curiosité, l'ouverture et la rencontre, le Quatuor Voce incarne une autre manière de jouer et de penser la musique. Les derniers cd l'attestent (dont le dernier « *Figures argentines* », mai 2026) : l'esprit défricheur, l'enthousiasme et la générosité qu'étaye un profond sentiment d'humilité, nourrissent un cheminement artistique parmi les plus passionnants. Ce regard affûté qui s'affranchit de toute routine, ose, expérimente ; dans le croisement des répertoires et des cultures ; dans la conception même des programmes, les musiciens tissent un nouveau maillage qui fusionne étroitement expérience musicale

et partage. A leur actif, pas moins de 3 festivals dont ils ont construit eux-même, le contenu, le fonctionnement, et surtout la philosophie. L'humain et la transmission sont au cœur de leur démarche. Une vision d'espoir qui renouvelle l'accès à la musique classique, la façon de la vivre et de la partager ; une vision qui inspire des programmations comme des expériences artistiques toujours surprenantes et d'autant plus attendues.

Les 3 festivals conçus et portés par le Quatuor Voce :
« ***Éclats musicaux*** » (avril, Château d'Augerville, Loiret, 3è édition en 2026),
« ***Quatuor à Vendôme*** » (20-26 juillet, Vendômois, 10ème édition en 2026),
« ***Le rendez-vous des Princes*** » (17-24 août, Sud-Ardèche, 6ème édition en 2026)

PLUS D'INFOS sur le site du **Quatuor VOCE** :
https://www.quatuorvoce.com/



prochains concerts

Prochains concerts à l'affiche du 10è Festival Quatuor à Vendôme :
2 concerts par jour – à 11h puis 19h ou 20h30, dans plusieurs sites du Vendômois

Jeudi 23 juillet 2026, 20h30
VENDÔME, Chapelle Saint-Jacques
Prokofiev, Chausson (Concert), Debussy
Avec Déborah Nemtanu, violon
Julien Gernay, piano
Rémi Delangle, clarinette
Quatuor Voce

Vendredi 24 juillet 2026

11h, Gare de Thoré-la-Rochette
Moments musicaux : Quatuor Galilée

19h, Parc du Château de Vendôme
Déambulation musicale avec les étudiants de l'Académie – parcours avec séquences musicales

Samedi 25 juillet 2026
11h, Caves Loupin, Villiers-sur-Loir
Moments musicaux : concert surprise
20h30, église de Villers-sur-Loir
BEETHOVEN L'ARGENTIN ?
Quatuor Voce, Jean-Baptiste Henry, bandonéon
Quatuors de Beethoven (opus 18), Ginestera (n°1)

Dimanche 26 juillet 2026
11h, Jardins suspendus du Château de Vendôme
Les Impromptus du Château
Carte blanche avec les musiciens du Festival
19h, Campus Monceau assurances,
Vendôme, gare TGV
Happy end : carte blanche aux étudiants de l'Académie

PLUS D'INFOS sur le site du Quatuor VOCE :
https://www.quatuorvoce.com/

VIDÉO
10ème Festival QUATUOR A VENDÔME 2026

LIRE aussi **notre présentation annonce du 10è Festival Quatuor à Vendôme**, 20-26 juillet 2026 : https://www.classiquenews.com/vendome-les-10-ans-du-quatuor-voce-festival-academie-10e-edition-du-21-au-26-juillet-2026/

VENDÔME, QUATUOR VOCE. Les 10 ans du Festival Quatuor à Vendôme : du 21 au 26 juillet 2026

entretien

LIRE aussi **notre présentation / annonce du 10è Festival Quatuor à Vendôme :**

https://www.classiquenews.com/entretien-avec-le-quatuor-voce-a-propos-de-la-10eme-edition-du-festival-voce-a-vendome/

C’est un festival-académie, qui accueille chaque année pendant une semaine plusieurs groupes de musique de chambre désireux de se perfectionner auprès du Quatuor Voce, du clarinettiste Rémi Delangle, et des artistes invités du festival, auprès de qui ils bénéficient d’ateliers et de masterclass. Au programme du festival, il y a toujours des musiciens de premier plan (cette année Edouard Ferlet, Romain Leleu, Deborah Nemtanu…) et ce dialogue entre générations est très riche. Une partie des concerts du festival est assurée par les jeunes musiciens

_____

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 22 juillet 2026. Concert inaugural / le 1er des 4 concerts « Master Fest » avec

E. Moreau, F. Pinto-Ribeiro, L. Roth, E. Haffner, A. Samuil, M. Samuil et A. Scott

Ce 22 juillet, le Teatro Thalia, joyau baroque niché au cœur de Lisbonne, a ouvert ses portes pour le concert inaugural de la 12e édition du *Verão Clássico Festival & Academia*. Ce théâtre privé, érigé au XVIIIe siècle, fut un lieu emblématique de la vie culturelle lisboète, un refuge pour les arts où se réunissaient aristocrates et intellectuels amoureux du beau. Ses murs de pierre apparente et son acoustique veloutée semblent encore imprégnés des murmures de deux siècles de récitals et de drames. Ce soir, pourtant, le drame n'était pas sur scène, mais dans les cœurs.

Alors que le nombreux public achevait de prendre place, le directeur artistique du festival, **Filipe Pinto-Ribeiro**, apparut, la voix teintée d'une émotion contenue. Il annonça la nouvelle qui assombrissait déjà le début du festival : la disparition soudaine, à la veille de l'inauguration, du grand violoniste et professeur hispano-allemand **Stephan Picard**. Avec une grande dignité, Filipe Pinto-Ribeiro tint à remercier chaleureusement le violoniste **Linus Roth**, dont la disponibilité et l'exceptionnel geste artistique – accepter en urgence de diriger les masterclasses de violon et de participer à ce concert inaugural – méritaient toute l'admiration. Puis, dans un élan de générosité et de fidélité à l'esprit du festival, il annonça que ce concert d'ouverture,

et l’intégralité de cette 12e édition du VERÃO CLÁSSICO, seraient dédiés à la mémoire de Stephan Picard. L’émotion était à son comble, et la musique allait désormais porter le deuil et l’hommage.

Le programme s’ouvrit alors sur une œuvre ajoutée spécialement pour l’occasion, comme un souffle venu de l’éternité : le *Mozart-Adagio* d’Arvo Pärt, composé en 1992 *in memoriam* du grand violoniste Oleg Kagan. Ce choix, d’une pertinence bouleversante, tissait un fil invisible entre deux morts prématurées. Sur scène, trois artistes – **Linus Roth** au violon, **Edgar Moreau** au violoncelle et **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano – se recueillirent dans une interprétation d’une intensité rare. La musique de Pärt, avec son tintement méditatif, ses silences habités et ses notes suspendues comme des offrandes, créa un espace sacré sous les voûtes du Thalia. Chaque phrase musicale était un souffle retenu, un hommage muet au disparu. Ce fut un moment de pure grâce, où le temps semblait suspendu, et les larmes perlaient dans les regards émus des musiciens. Une communion parfaite entre l’âme d’un compositeur, le geste des artistes et la mémoire d’un violoniste dont l’esprit flottait parmi le public.



Passé ce moment de ferveur, la soirée s'envola avec le *Trio avec piano n°39* de **Josef Haydn**, interprété par **Linus Roth** au violon, **Edgar Moreau** au violoncelle et **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano. Dès l'Andante initial, s'installa une complicité lumineuse. Le *Poco adagio* fut un tissage de dialogues exquis, et le Finale « *à la hongroise* » conclut avec une virtuosité étincelante, les trois artistes semblant ne former qu'un seul souffle. Une lecture empreinte de naturel et d'élégance. Vint ensuite un moment insolite : le *Duetto* pour violoncelle et contrebasse de Rossini, interprété par **Edgar Moreau** et **Alexandra Scott.** Quel démonstration de génie ! La contrebasse, souvent reléguée au second plan, s'éleva ici avec une rondeur, une agilité et un chant prodigieux, dialoguant à égalité avec le violoncelle profond de Moreau. L'*Andante Molto* fut un duo d'amour, une mélancolie envoûtante, avant que l'*Allegro final* ne conclue cette pièce de bravoure par un déploiement de jeux de cordes, salué par les applaudissements reconnaissants du public.

La soprano russo-allemande **Anna Samuil** illumina ensuite la

scène avec les *Canzoni da camera* de Puccini. Quelle palette d'émotions ! Sa voix, d'une richesse captivante et d'un timbre magnétique, sut passer de la langueur passionnée de « *Sole e amore* » à l'ivresse méditerranéenne de « *Terra e mare* » et à la grâce enfantine de « *E l'uccellino* ». Sa diction, parfaite, et son art de la colorature firent revivre ces miniatures avec une intensité dramatique saisissante, avant de conclure ce moment puccinien par le déchirant aria « *In quelle trine morbide* » extrait de *Manon Lescaut*, où chaque silence portait le poids du désespoir. **Matthias Samui**l, son époux au piano, fut un compagnon d'une sensibilité infinie. La soirée se poursuivit avec les *Romanze da camera* de **Giuseppe Verdi**, où Anna Samuil révéla une nouvelle facette de son immense talent. La religiosité douloureuse du « *Deh, pietoso, oh Addolorata* » fut un instant de pure grâce, contrastant magnifiquement avec la verve populaire du « *Stornello* » et l'élan joyeux du « *Brindisi* ». Une fois encore, la complicité avec Matthias Samuil, au piano, était totale, chaque phrase musicale étant un échange vibrant.

Et, enfin, l'apogée de cette soirée mémorable : le *Trio avec piano n°1* de **Félix Mendelssohn,** interprété par **Eszter Haffner** au violon, **Edgar Moreau** au violoncelle et **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano. Il est difficile de trouver les mots pour décrire l'incandescence de ce moment. Le *Molto Allegro agitato* initial fut un tourbillon romantique d'une énergie presque sauvage, les trois cordes s'enlaçant et se délaçant avec une précision chirurgicale et un lyrisme débordant. L'*Andante* offrit une respiration, une île de mélancolie d'une beauté céleste, avant que le *Scherzo*, avec son *leggiero e vivace* survolté, ne déchaîne l'enthousiasme de la salle. Le Finale, *Allegro assai appassionato*, fut l'apothéose : une course vertigineuse, une démonstration de maîtrise absolue où les quatre artistes, portés par la sensibilité de Haffner, la profondeur de Moreau et le piano éblouissant de Pinto-Ribeiro, entraînèrent le public dans un tourbillon d'émotion pure.

À la fin, les applaudissements furent longs, intenses, mêlés d'une émotion palpable. Ce concert inaugural des « Master Fest » (trois autres suivront jusqu'au 1er août…) fut, en définitive, un geste artistique total, une leçon de vie où la musique sut transformer la perte en beauté, la tristesse en communion. Sous la direction passionnée de **Filipe Pinto-Ribeiro**, le ***Verão Clássico*** a posé une pierre blanche sur le chemin de Stephan Picard. Ce festival, qui se tient chaque été au cœur de la capitale portugaise, confirme, avec une intensité peu commune, son statut de rendez-vous incontournable de l'été lisboète. Et ce premier « *Master Fest* », par sa qualité exceptionnelle et la profondeur de son hommage, restera longtemps gravé dans les mémoires comme une nuit où la musique fut plus forte que tout.



CRITIQUE, festival. LISBONNE, Concert d'ouverture du 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 22 juillet

2026. 1er des 4 concerts « Master Fest » avec E. Moreau, F. Pinto-Ribeiro, L. Roth, E. Haffner, A. Samuil, M. Samuil et A. Scott

---

CRITIQUE, festival. 50ème FESTIVAL DU VIGAN (Temple d'Aumessas), le 21 juillet 2026. Frédéric CHATOUX (flûte) et Anaïs GAUDEMARD (harpe) dans des ouvrages de Bach, Saint-Saëns, Fauré, Ibert, Bartók et Piazzolla

Depuis un demi-siècle (!), le Festival du Vigan rayonne au cœur des Cévennes, porté par la vision et la passion inaltérable de son fondateur, le pianiste Christian Debrus. En 2026, pour ce jubilé d'or (jusque dans la couleurs du programme général du festival !), la manifestation cévenole célèbre cinquante ans d'exigence artistique et de convivialité, fidèle à l'esprit qui l'anime depuis sa création en 1976. Le programme, éclectique et

toujours d'une grande qualité, invite mélomanes et curieux à (re)découvrir des lieux chargés d'histoire, des églises et temples accrochés aux flancs du collines et montagnes de Cévennes, dont l'acoustique et l'intimité créent une magie unique à chaque concert. Cette édition anniversaire, qui s'étale sur tout l'été (jusqu'au 25 août cette année), voit défiler des artistes de renom, de jeunes talents et des figures emblématiques, confirmant la longévité et le rayonnement de ce festival singulier.

Un moment de grâce à Aumessas : flûte et harpe en harmonie

Parmi les temps forts de cette programmation 2026, le concert du 22 juillet, qui avait lieu dans le charmant **Temple d'Aumessas**, où la harpiste **Anaïs Gaudemard** et le flûtiste **Frédéric Chatoux** ont offert une prestation d'une touchante beauté.



Le programme, savamment concocté, était un véritable voyage musical. Il s'ouvrait sur la *Sonate BWV 1020* de **Johann Sebastian Bach,** interprétée avec une clarté et une justesse de style qui ont immédiatement plongé l'auditoire dans une méditation pleine de grâce. La *Fantaisie en La Majeur op.124* de **Camille Saint-Saëns** a ensuite déployé tout son romantisme, la harpe d'Anaïs Gaudemard répondant avec une palette de couleurs chatoyantes à la flûte lumineuse de Frédéric Chatoux. Les pièces de **Gabriel Fauré**, *Après un rêve* et le *Morceau de concours*, ont été des

moments de pure poésie, où le souffle et le toucher se sont faits d'une douceur infinie pour exprimer toute l'intimité et la mélancolie du compositeur.

La soirée s'est ensuite poursuivie avec l'*Entr'acte* de **Jacques Ibert**, une pièce pleine de verve et de fantaisie que les deux artistes ont rendue avec un *brio* et un esprit espiègle irrésistibles. La *Suite paysanne hongroise* de **Béla Bartók** a été une autre révélation, les deux musiciens explorant avec virtuosité les rythmes et les couleurs des danses populaires des Pays de l'Est, dans une interprétation à la fois puissante et subtile. Enfin, l'évocation du tango avec *Night Club 1960* d'**Astor Piazzolla** a électrisé le temple, la flûte se faisant tour à tour sensuelle et incisive, portée par le souffle puissant de la harpe.

Au-delà de l'exceptionnelle qualité d'interprétation, ce concert fut aussi un modèle de partage et de pédagogie. Avant chaque œuvre, Frédéric Chatoux (puis la harpiste pour les deux dernières piéces), avec une éloquence et une clarté remarquables, a pris le temps de présenter les pièces, d'en éclairer le contexte, les spécificités et les intentions des compositeurs. Cette approche a offert au public, qu'il soit mélomane averti ou simple amateur, une clé d'écoute précieuse, rendant la musique encore plus limpide et l'expérience profondément enrichissante. Ce geste, qui témoigne d'un profond respect pour le spectateur, a créé un lien unique entre les artistes et son public, transformant le récital en une véritable conversation musicale.

La complicité des deux artistes a également brillé dans les deux *bis* offerts en toute générosité. Un arrangement inattendu et poignant de *La Foule*, la célèbre chanson d'**Edith Piaf,** a d'abord suscité l'émotion, suivi de l'*Adagio* du **Quatuor avec flûte** de **W. A. Mozart**, un moment de pure sérénité qui a conclu cette soirée sur une note d'apaisement et de beauté absolue. Ce fut un concert exceptionnel, une célébration lumineuse de la musique de chambre dans un cadre idyllique… à l'occasion de

ce **50e Festival du Vigan** !

_____

CRITIQUE, festival. 50ème FESTIVAL DU VIGAN (Temple d'Aumessas), le 21 juillet 2026. Frédéric CHATOUX (flûte) et Anaïs GAUDEMARD (harpe) dans des ouvrages de Bach, Saint-Saëns, Fauré, Ibert, Bartók et Piazzolla. Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, festival. ST REMY DE PROVENCE, 11ème Festival de Glanum (Site Archélologique), le 17 juillet 2026. « Les Grands Airs de la Nuit » avec Romain Leleu (et son sextet), Marina Viotti, Gabriel Bianco et

Leonard Disselhorst

La deuxième soirée du Festival de Glanum, placée sous le signe du clair-obscur et de l'imaginaire, avait comme titre « *Les Grands Airs de la Nuit*« , et a également tenu toutes ses promesses. Le mirifique Site Antique de Glanum s'est fait l'écrin d'un double programme conçu comme un véritable voyage au cœur de la nuit, d'abord avec le Romain Leleu Sextet, puis grâce à l'incandescente Marina Viotti – venue avec ses deux acolytes Gabriel Bianco (à la guitare) et Léonard Disselhorst (au violoncelle).

Première partie : l'éclat virtuose du Romain Leleu Sextet

Avec le fameux morceau *Nacht und Träume* de Schubert, la trompette de **Romain Leleu** s'est imposée comme une véritable voix, claire et suave, capable de saisir toute l'intériorité du *lied.* Le timbre, loin d'être uniforme, a déployé une palette de nuances infinies, dans un dialogue d'une parfaite alchimie avec le quintette à cordes. Les arrangements, signés **Manuel Doutrelant**, ont magnifié ce répertoire en lui insufflant une vie nouvelle, respectant toujours le caractère intime des pièces originales.

Le public provençal, captivé, a ensuite été transporté par l'incroyable palette expressive du sextet. Le *Roi des Aulnes* de Schubert a révélé un sommet dramatique, où la trompette, tour à tour lancinante et impérieuse, a parfaitement incarné la chevauchée fantastique. Puis, avec le *Bœuf sur le Toit* de Milhaud, la soirée a basculé dans une pétillante ivresse, évoquant l'esprit des années folles et des cabarets parisiens.

La transition était fluide, comme une invitation à un rêve éveillé.

La maîtrise technique de Romain Leleu, qui a valu à cet artiste d'être salué comme le « *Paganini de la trompette* », s'est exprimée avec une évidence confondante, notamment dans la *Fantaisie sur Norma* d'Arban, où la virtuosité la plus éclatante s'est muée en pur chant. Les échanges avec les cordes, tout en équilibre, ont donné naissance à une musique tantôt incisive, tantôt d'une douceur envoûtante.

Les extraits de *Psycho* de Bernard Herrmann ont plongé l'auditoire dans une atmosphère troublante, tandis que les mélodies de Nino Rota évoquaient avec nostalgie l'univers onirique de Fellini. Enfin, la seconde partie de ce premier volet s'est achevée dans une fièvre joyeuse, avec les standards de jazz *Round Midnight* de Thelonious Monk et *Night in Tunisia* de Dizzy Gillespie. La trompette, libre et incandescente, a dansé avec les cordes, célébrant la nuit dans sa dimension la plus festive et sensuelle.



Deuxième partie : l’intimité lumineuse de Marina Viotti, Gabriel Bianco et Léonard Disselhorst

Sans entracte, mais dans une continuité parfaite, la soirée a pris un tour plus intimiste, tout en gardant une intensité dramatique saisissante. La magnifique mezzo-soprano **Marina Viotti** – accompagnée à la guitare par le virtuose **Gabriel Bianco** et au violoncelle par le bondissant **Léonard Disselhorst** – a offert un moment de grâce pure.

Dès les premières mélodies de Tchaïkovski (« *Nje ver, moj drug*«) et de Pauline Viardot (« *Die Sterne*«), la voix de **Marina Viotti** s’est imposée comme un instrument d’une richesse inouïe, chaleureuse et cuivrée, capable de la plus grande délicatesse Sa diction, d’une clarté parfaite, donnait à chaque mot sa juste profondeur, dans un naturel désarmant. L’accompagnement de **Gabriel Bianco**, à la technique redoutable et à la sensibilité à fleur de peau, a tissé un écrin sonore d’une finesse exceptionnelle, faisant de ce duo un dialogue amoureux où chaque silence était une émotion, tandis que le violoncelle de **Léonard Disselhorst** ajoutait une couleur supplémentaire à ce tableau, renforçant la profondeur et la dimension chambriste de l’ensemble. Deux mélodies françaises ont suivi, installant un climat d’une intimité rare. La *Nuit d’Espagne* de **Jules Massenet**, avec ses couleurs ibériques et sa sensualité envoûtante, a vu la voix de Marina Viotti se faire tour à tour chaude et mystérieuse, comme une promesse murmurée sous les étoiles. Les *Cygnes* de **Reynaldo Hahn**, d’une délicatesse infinie, avaient déployé toute la poésie de ce compositeur de l’ombre, avec des inflexions d’une douceur presque fragile, portées par les accords lumineux de Gabriel Bianco. L’auditoire retenait son souffle.

Puis vint *Nantes* de **Barbara**. Là, tout bascula. La célèbre chanson se fit confidence à ciel ouvert, telle une prière laïque murmurée plutôt que chantée. La voix de **Marina Viotti**, dépouillée de tout artifice, semblait à peine exister, tant elle était retenue, intérieure, presque brisée. Les mots de la

chanson, ce récit d'amour perdu et de retour impossible, résonnaient dans l'air encore brûlant de Glanum avec une force insensée. On entendait à peine le bruissement des cordes de la guitare, tant le silence qui les entourait était précieux. Les larmes montaient aux yeux, les gorges se serraient. Ce n'était pas un simple hommage à la grande dame de la chanson française, mais une résurrection, une incarnation, comme si Barbara elle-même avait prêté sa voix à cette mezzo-soprano venue d'ailleurs. Le public n'osait plus respirer, de peur de briser ce sortilège, et nous en avons encore la gorge serrée, rien qu'en repensant à ce petit moment d'éternité offert par Marina Viotti au public !

Ce sont ensuite deux chants traditionnels, du Maroc (« *Li Ayyi Sabbab*«) et de Palestine (« *Ya Taleen*«), qui ont donné de nouveau le frisson et fait battre les coeurs, interprétés avec une émotion contenue, et témoignant de la capacité de l'Artiste à s'approprier les répertoires les plus divers avec une sincérité bouleversante. Le programme, parsemé également de pièces instrumentales – comme la célèbre *Bachianas Brasileiras n°5* de **Heitor Villa-Lobos,** par la guitare et sous les doigts magiques de **Gabriel Bianco**, ou encore *Black Run* de **Svante Henryson** pour violoncelle *solo* par le virtuose **Léonard Disselhorst** – a démontré une audace et une cohérence remarquables, où les frontières entre classique, populaire et tradition s'effacent pour ne laisser place qu'à la beauté pure.

Et le voyage s'est clôturé par les *Cinco canciones negras* de **Xavier Montsalvatge**, où la voix a puisé dans des couleurs plus âpres et telluriques, exprimant avec une verve dramatique intense toute la passion et la douleur des chants populaires. Le timbre de la mezzo-soprano s'est alors fait plus puissant, plus charnel, pour incarner la Cuba profonde et son héritage espagnol. Le public a été conquis par cette hispanité plus vraie que nature. Et c'est avec un *bis* extrait de ***Buena Vista Social Club***, la déchirant « *Dos Gardenias*« , que les trois

artistes ont pris congé d'un public chauffé à blanc par cet électrisante soirée.

Ce second volet du festival, voulu comme une « *Ôde à la Nuit* » a été une célébration de l'émotion à l'état brut, une exploration sensible des multiples facettes de la nuit, de l'introspection à la fête, de la mélancolie à l'espérance. La complicité entre les différents musiciens des deux formations, réunies ce soir sous le ciel étoilé de Provence, leur évidente joie de jouer ensemble, a irradié le public, créant une communion rare. Une fois de plus, la magie du lieu et le talent exceptionnel des interprètes se sont rejoints pour offrir un moment de musique inoubliable !



CRITIQUE, festival. ST REMY DE PROVENCE, 11ème Festival de

Glanum (Site Archélologique), le 17 juillet 2026. « Les Grands Airs de la Nuit » avec Romain Leleu (et son sextet), Marina Viotti, Gabriel Bianco et Leonard Disselhorst. Crédit photographique (c) David Richalet

---

CRITIQUE, festival. ST REMY DE PROVENCE, 11ème Festival de Glanum (Site Archélologique), le 16 juillet 2026. VIVALDI / PERGOLESI. Philippe JAROUSSKY (contre-ténor), Gwendoline BLONDEEL (soprano), Ensemble Les Accents, Thibault NOALLY (direction)

C’est sous un ciel provençal encore brûlant de la journée que s’est ouverte, ce 16 juillet, la 11ème édition du *Festival de Glanum*. Dans ce décor unique et mirifique, le public a pris place parmi les colonnes et les vestiges de temples romains.

Le directeur artistique de la manifestation provençale, Mathieu Herzog, avait une fois de plus tissé une programmation à l'unisson de ce cadre grandiose, tandis que Romain Thomas, maire de Saint-Rémy-de-Provence, et Jean Bosc, président du festival, accueillaient les spectateurs par un discours de bienvenue, leur promettant un voyage au coeur de la musique baroque, avec une chaleur qui faisait écho à celle de cette soirée caniculaire.

Ce voyage, les œuvres de **Vivaldi** et **Pergolèse** allaient le rendre inoubliable. Car dans ce théâtre de pins centenaires et de pierres millénaires, la musique baroque s'est en effet déployée avec une émotion palpable – comme si les siècles s'effaçaient pour ne laisser place qu'à l'essentiel : la voix, l'âme, la vibration. D'abord grâce au sublime ***Nisi Dominus*** de Vivaldi, dans lequel la voix de **Philippe Jaroussky** s'est élevée, cristalline, presque irréelle. Son timbre, toujours d'une incroyable pureté, a trouvé ici une résonance particulière, comme porté par les pierres elles-mêmes. Chaque ornement, chaque vocalise, semblait dessiner dans l'air des arabesques de lumière, tandis que l'ensemble ***Les Accents,*** sous la baguette amoureuse de son fondateur **Thibault Noally**, tissait un écrin sonore d'une élégance infinie. Puis **Gwendoline Blondeel** se présenta pour un air *solo*, avec le bondissant ***In furore justissimae irae*** du même Vivaldi. Sa présence scénique, lumineuse, a immédiatement capté tous les regards. Sa voix, d'une sensibilité à fleur de peau, a su incarner avec une intelligence rare la fureur sacrée et la passion du texte.



Après un court précipité, les deux artistes se réunirent pour une interprétation, qui allait s'avérer souveraine, du fameux ***Stabat Mater*** de **Pergolèse**. Ici, plus de virtuosité gratuite, mais un dialogue intime, presque douloureux, où chaque silence pesait autant que chaque note. La soprano et le contre-ténor se sont livrés à un échange d'une délicatesse bouleversante, faisant naître cette musique à la fois déchirante et consolatrice. Car le *Stabat Mater* de Vivaldi n'est pas un simple dialogue, mais une fusion de deux âmes en deuil, unis dans la contemplation de la Vierge au pied de la Croix.

Les deux voix, au lieu de s'opposer par des contrastes trop marqués, se sont ici fondues pour ne former qu'une seule entité sonore, créant ainsi un globe de son fascinant où les dissonances et les harmonies du compositeur napolitain ont résonné avec une acuité nouvelle. On peut imaginer que la complicité entre **Gwendoline Blondeel** et **Philippe Jaroussky** a

permis d’atteindre ce même idéal de communion, où chaque ornement, chaque inflexion est partagée, pour exprimer avec une intensité déchirante la douleur et la résignation.

On a beaucoup écrit sur la modernité du langage de Pergolèse, qui, dans ce dernier chef-d’œuvre, mêle la ferveur sacrée à une expressivité presque profane, annonçant le style classique. **Thibault Noally** et son ensemble ***Les Accents*** a dû faire ressortir cette dualité avec une clarté remarquable : la sobriété dramatique des mouvements lents, où les dissonances des cordes semblent imiter les larmes, et l’énergie plus rythmée, presque extravertie, d’autres passages où transparaît l’esprit de l’opéra bouffe dont Pergolèse fut le maître...

Il faut cependant le dire… ce cadre enchanteur n’a pas épargné les musiciens ! La chaleur étouffante de ce début de soirée, conjuguée à une humidité pesante, a mis à rude épreuve les instruments à cordes. Plus d’un archets a glissé sur des cordes détendues – certaines se sont même cassées avec fracas ! -, et l’on a pu sentir, par instants, le travail silencieux des instrumentistes pour maintenir l’équilibre fragile de leurs violons et altos. Mais c’est là le propre des grands ensembles : dans l’adversité, leur cohésion s’en trouve renforcée. **Thibaut Noally** et ***Les Accents***, avec une maîtrise et un sang-froid admirables, ont transformé ces obstacles en opportunités, offrant au ***Concerto pour cordes RV 275*** d’une énergie renouvelée… presque sauvage ! Et pourtant, si les instruments pliaient, les voix, elles, restaient indemnes. Quelle prouesse ! Ni l’air moite, ni la fatigue n’ont altéré la pureté des aigus de Jaroussky ni la rondeur chaleureuse du mezzo de Blondeel. Leurs voix semblaient même puiser dans cette atmosphère lourde une matière plus épaisse, plus charnelle. Chapeau bas aux artistes, qui ont offert, dans ces conditions difficiles, une leçon d’art et de métier !

La fin du programme aurait pu suffire au bonheur du public, debout, applaudissant avec une ferveur incroyable. Mais **Thibault Noally**, complice de ses solistes, avait réservé une

dernière surprise. En *bis,* les deux chanteurs interprété un extrait du *Credo* de Vivaldi, un élan de foi et de joie qui a fini d'embraser les ruines antiques, déjà incendiées par les éclairages rougeâtres de l'éclairagiste aux manettes des lumières. L'allégresse de cet instant, la communion entre les artistes et son public, ont scellé cette soirée comme un moment de grâce absolue. La magie du **Site Antique de Glanum** – et de son attachant festival – n'ont pas fini de soulever l'enthousiasme !…

CRITIQUE, festival. ST REMY DE PROVENCE, 11ème Festival de Glanum (Site Archélologique), le 16 juillet 2026. VIVALDI / PERGOLESI. Philippe Jaroussky (contre-ténor), Gwendoline Blondeel (soprano), Ensemble Les Accents, Thibault Noally (direction). Crédit photo (c) David Richalet

---

CRITIQUE, festival. MONACO, « Concerts au Palais Princier » (Cour d'Honneur du Palais), le 9 juillet 2026. MAHLER : 5ème Symphonie.

Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Philippe JORDAN (direction)

Comme chaque été, la Cour d'honneur du Palais Princier de Monaco, écrin de pierres centenaires baigné par la douceur d'une nuit d'été, a offert son cadre le plus somptueux pour l'ouverture du festival 2026 des fameux « *Concerts au Palais Princie*r », inaugurée cette année par la sublime *5ème Symphonie* de Gustav Mahler. C'est dans ce lieu chargé d'histoire, à la magnifique acoustique et où la tradition musicale des Grimaldi se perpétue depuis les fastes du XVIIIe siècle, que le public, d'une élégance rare, s'est rassemblé pour vivre un moment d'exception. La tenue de ville, stricte et raffinée, était de rigueur – vestes et cravates pour les messieurs – ajoutant à la solennité et au chic de la soirée, dans le pur respect du protocole princier.

Placé sous la direction inspirée du chef suisse **Philippe Jordan**, l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** s'est élevé à des sommets de beauté sonore et d'engagement individuel et collectif. Le programme ne proposait rien de moins que la colossale et déchirante *Cinquième Symphonie* de Gustav Mahler, une œuvre d'une complexité et d'une profondeur abyssales, que le *maestro* Jordan a su sculpter avec une intelligence et une sensibilité rares, offrant une interprétation d'une intensité

inouïe.

La soirée fut un véritable tour de force. Dès la funèbre et saisissante trompette solo du « Trauermarsch », jusqu'au final éclatant et victorieux, la *Symphonie* de Mahler a déployé tout son spectre émotionnel. Le deuxième mouvement, « *Stürmisch bewegt, mit größter Vehemenz*« , était porté par une énergie tragique et passionnée, les cordes de l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo faisant preuve d'une homogénéité et d'un *brio* remarquables. Le célèbre *Adagietto*, avec ses cordes envoûtantes, a suscité l'émotion la plus pure, suspendant le temps dans un moment de recueillement quasi mystique. Sous la baguette de Jordan, cette page d'une beauté infinie était d'une transparence et d'une tendresse bouleversantes. Quant au *Rondo-Finale*, il fut un déchaînement de joie et de virtuosité, porté par un orchestre en état de grâce, concluant cette fresque monumentale par un triomphe éclatant qui a littéralement soulevé d'enthousiasme la Cour d'honneur.



CRITIQUE, festival. MONACO, Concerts au Palais Princier, le 9 juillet 2026. MAHLER : 5ème Symphonie. Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Philippe JORDAN (direction). Crédit photographique © Frédéric Nebinger